L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 13 AVRIL 1890.

Un coup de canif.

I

Personne n'ignore que Raoul adorait sa femme. Il l'avait épousée par amour, vous le savez comme moi, et il s'était jeté avec un tel enthousiasme dans sa nouvelle vie que, du jour au lendemain, toutes ses relations furent brisées comme verre. Il s'enferma dans son sanctuaire, mit la clef en dedans et dégusta son bonheur goutte à goutte. Lorsqu'on le rencontrait, il vous disait un mot à peine : il semblait avoir peur de son passé, tant il prenait de soin à éviter ceux qui pouvaient lui en rappeler le souvenir. Il paraissait préoccupé, vous regardait à deux fois avant de vous reconnaître et vous répondait comme le fait un homme durant l'entr'acte, au théâtre, lorsqu'il est pressé de regagner sa stalle.

Raoul n'était pas le premier chez lequel je remarquais ces dépens d'être. Prenez tous les jeunes mariés se ressemblent; ils acquièrent tout à coup une circonspection, une dignité particulière aux gens qui ont gagné un gros lot. Ils ne lisent plus les mêmes journaux, changent de tailleur et démolissent Paris tout entier, n'était la jupon, pour en'antir cela les décombres toutes les Nana et Nini qui parfois encore leur sourient en passant.

Raoul fut ainsi pendant huit mois environ.

Vers le milieu du neuvième, il y eut un relâchement dans ses habitudes.

On le rencontra plus souvent. Il avait repris l'usage du cigare, marchait plus lentement et flânait volontiers. Ce n'est pas qu'il fut moins heureux dans son intérieur, ou qu'il aimât moins sa jolie petite femme, car je me souviens, qu'à cette époque même je le trouvais à une pièce fort en vogue, où il était venu seul, et lui ayant demandé des nouvelles de sa femme, il me répondit en confidence et avec un grand accent de franchise :

—Mon cher, c'est un trésor !

Quand un mari dit de la sorte cette phrase, il faut de croire, n'est-il pas vrai ? qu'il est amoureux. Eh bien ! non ; je crois, en y réfléchissant, qu'il y a lieu de croire à une certaine diminution d'amour de sa part. Lorsque j'entends l'un d'eux me dire de sa femme : « C'est un trésor, mon cher ; il fait la cuisine, etc., etc. », je crois voir un homme qui souffle sur un tison qui s'éteint. Quand le feu flambe, on se chauffe et on ne dit rien.

II

Or, pour vous dire toute la vérité, Raoul commençait à souffler son feu. Les douceurs mêmes qui l'avaient enivré il y a neuf mois lui paraissaient maintenant un peu fades. Il trouvait autour de lui la température tiède, accablante, et lorsque sa femme pleurait, il restait décontenancé derrière et l'embrassait au front, il commençait à s'apercevoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, que cela le décoiffait, et il en était irrité. Il ne disait rien, ne se mettait point en colère, mais il était agacé ; d'autant plus que la charmante petite femme faisait de mauvaises mines, après son baiser, de lui fermer les yeux avec ses deux mains et de rire comme une folle.

—Voyons, Louise, disait-il, je suis en train de lire.

—Alors il faut dire : « Ma petite femme, je t'adore, ou sans cela je ne te lâche pas !"

—Mais je t'ai dit cela cinq cents et tant de fois !

Il enrageait au fond et disait rapidement :

—Ma petite femme, je t'adore.....là, je t'adore.....embrasse-moi.....c'est fini.....tu es un ange.....ôte tes mains.

—Du tout, du tout, c'est de la contrebande cela ; il faut dire : « Ma pe.....ti.....te.....femme,» bien gentiment.

—Ma petite femme, répétait Raoul en tapotant sur la table, je t'a.....je t'adore.....je te ne fais pas ennui.....ta ne dirai pas que je me suis fait prier !

—Tu m'aimes donc toujours ?

—Parbleu ! mais je ne peux pas te le signer tous les quarts d'heure, sois juste.

Et il rapprochait son livre qui était tombé par terre en se renfonçant, de sorte qu'il cherchait pendant cinq minutes la page commencée ; cela le mettait de mauvaise humeur, et un quart d'heure après, ou se mettait à table, tous natu rellement, il trouvait le potage trop salé

—Tiens, je ne trouve pas, moi, disait Louise.

—Et moi je le trouve, répliquait Raoul en versant de l'eau dans son bouillon.

Il faut dire que la chère petite, qui croyait voir un parti pris chez son mari, protestait en mettant du sel, de sorte que Raoul haussait les épaules et s'écriait au bout d'un instant de silence :

—Ma chère, votre cuisinière ne sait pas cuire la viande. Celle-ci n'est pas mangeable. Il n'y a qu'au restaurant qu'on trouve un filet présentable.

Et il poussait son assiette de soupe qui ressemblait à s'y méprendre à mon regret cousin.

—Il n'y a qu'un mois que vous vous plaignez ainsi, mon ami.....je ne comprends pas.

—Vous ne comprenez pas !.....vous ne comprenez pas !... D'abord je ne me plains pas, remarquez bien.... A vous entendre, on croirait que je ne suis content de rien !

—Je ne dis pas cela.

—Vous le laissez supposer du moins..

Il se faisait un silence ; mais durant ce temps Raoul pensait que tout à l'heure, après le dîner, il irait s'installer dans le salon, n'ayant ce soir-là ni spectacle, ni bal ; qu'il ouvrirait son journal et que tout en lisant, il verrait le mouvement regulier de l'aiguille de sa femme et l'éternelle tapisserie à dessin rouge et noir sur fond blanc, et qu'après le journal il reprendrait son livre, et qu'après avoir bâillé trois fois, il regarderait la pendule ; que sa femme aurait l'air chagrin en le voyant bâiller, et lui dirait pour l'empêcher de dormir :

—J'ai bien envie de faire ce petit coin-là bien au lieu de le faire noir.....qu'est-ce que tu en penses, petit homme ?

—Oui bonnes.....

Et le mot expressif qui l'avait fait pleurer de tendresse et lui semblait absurde à présent.

Toutes ces pensées venaient une à une, et à mesure qu'elles arrivaient, il contait en mauvaise humeur s'accroître, de sorte qu'il reprenait tout à coup avec sigeur :

—Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire à exiger un filet bien cuit !

—Eh bien ! j'ai tort..... je veillerai à cela, disait Louise avec un air sa pen pinée.

—Vous ai-je dit que vous aviez tort ? « J'ai tort !" Vous avez une singulière manie, ma chère enfant ; celle de vous poser en victime continuellement.

Au fond, il se sentait absurde, mais cela était plus fort que lui et la colère lui montait au cerveau, comme la sueur monte au front dans un endroit trop chaud.

—Voyons, Raoul, calmez-vous.... il n'y a pas grand mal dans tout cela.

—Me calmer ? Mais je donc en colère ? Oh ! mais vous êtes impossible, ma chère !

—Eh bien ! oui, je suis impossible, je vous l'accorde.

—Ce qu'il y a de joli, c'est que vous me l'accordez, mais n'en êtes point convaincue ! Au fond, vous vous trouvez parfaite ; votre respectable tante vous le répète assez souvent. Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue ce soir vous demander ébrer.... Qu'est-ce que vous avez après ce filet ?

—Je ne sais vraiment pas.

Le dîner s'achevait dans le plus profond silence ; une, ausitôt après, Raoul prenait son chapeau.

—Vous sortez !

—Si vous voulez bien me le permettre.

Et il s'en allait d'un pas sourd.

Dans l'escalier il se disait :—"Elle ne m'a pas demandé si je rentrerais tard, n'est extraordinaire.....oh ! j'ai été trop faible les premiers mois !"

Une fois dans la rue, il s'arrêtait sur le trottoir, ne sachant où aller ; il respirait à pleine poumons comme un homme qui sort de l'eau, et marchait au hasard en bouleversant ses gants.

—Ma tante m'attend d'ailleurs.....Ouf !... C'est une excellente petite femme, mais j'ai été trop faible.

Il entrait chez un marchand de tabac pour allumer son cigare. Sur les boulevards il voyait les cafés ouverts, une foule étalée sur des chaises, et il réfléchissait que pour flâner à son aise dans Paris, il faut être seul. Il pensait à son ancien Cercle tout étincelant de lumière, mais il n'osait point y monter, quoiqu'il en eût grande envie ; il craignait certaine sourires et passait de l'autre coté de la rue. Il se rappelait que lorsqu'il donnait le bras à sa femme, la jupe lui frottait la jambe d'une façon agaçante ; qu'en passant devant les bijoutiers et les modistes Madame s'arrêtait invariablement, ce qui le rendait furieux ; et que lui, de son côté, en face des armuriers et des libraires, il se disait : « Si j'étais seul, j'entrerais voir cela de près". Il se rappelait qu'hier encore, en sortant de Bois, la conversation s'en allait mourante au roulement de la voiture, puis qu'il s'était tu, ne sachant plus que dire, et il avait senti que ses panpières se fermaient.

Il était effrayé de se trouver déjà si vieux et si triste, lui qui riait si fort, il y a très peu de temps.

Enfin, au bout de deux heures, il avait un remords et instinctivement rentrait chez lui, où il trouvait sa femme avec les yeux rouges.

—Elle a pleuré ! pensait-il.....si je ne peux pas sortir un instant sans retrouver des larmes, c'est à déserter !

Au lieu de l'embrasser comme il en avait en envie en montant l'escalier, il disait d'un petit air glacial :

—Bonsoir, ma chère !

Et il rentrait chez lui.

Louise, de son côté, sentait que son mari s'ennuyait auprès d'elle ; elle devinait que tout en elle, jusqu'au frôlement de sa robe, agaçait Raoul. Elle faisait mille efforts pour rétablir la gaieté, les causeries intimes, les bons petits éclats de rire au coin du feu ; mais l'effort même qu'elle s'imposait la rendait gênée. Elle embrassait à contre-temps, entamait une conversation méditée d'avance, tandis que son mari lisait un livre intéressant, et celui-ci répondait : "Ah ! vraiment !" sans même lever les yeux.

D'autre part, elle se sentait blessée dans son amour propre, et lorsqu'elle avait essayé devant son mari un chapeau sur l'effet duquel elle comptait et que Raoul lui avait dit : "Il n'est pas mal, ce chapeau ; seulement je l'aurais pris jaune au lieu de blanc." la pauvre chère petite se sentait près de fondre de bat ter quelqu'un et se disait : "Que faire, mon Dieu ! que faire ?"

III

Cet état de chose, qu'on appelle, je crois, la lune rousse, devait depuis un mois environ, lorsque Raoul, qui était encore à table, reçut, un soir, un billet plié mince et parfumé.

—Vous permettez, n'est-ce pas ? dit-il en se tournant vers sa femme

Et il déplia la lettre qui était ainsi conçue :

"Mon cher ami,

"Qui sait s'il ne vous sera pas agréable de vous trouver dans ce petit restaurant du Bois de Vincennes qui est au milieu de l'eau ?

"N'est ce pas le numéro 3 dont les fenêtres donnent sur le lac ?

"J'ai idée que, demain mardi, ce saint sera libre. Qu'en pensez vous ? C'est à voir dans son les cas.

"Vers sept heures, le soleil s'abaisse derrière les arbres, on est au frais dans ce chalet, et les filets "châteaubriand" y sont exquis.

"AMANDA."

—Amanda ! se dit Raoul, où diable ai-je connu une Amanda ?

Il resta un instant pensif.

—C'est une mauvaise nouvelle ! fit Louise.

Il se rappela alors que sa femme était là, et il répondit comme un homme interrompu par un indiscret :

—Non, non, c'est de mon tailleur.

Seulement, comme il mettait précipitamment la lettre dans son cafés, pour éviter de regarder sa femme en face, il crut voir du coin de l'oeil qu'elle observait sérieusement.

Au lieu de chiffonner la lettre, il la remit soigneusement dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

Louise eut 2 difficulté à expliquer, il fut charmant ce soir là.

Cette lettre folle, cette Amanda qu'il ne se rappelait pas le moins du monde, faisaient naître en lui les plus riantes idées ; il était en quelque sorte flatté qu'on ne crût pas le mauvais sujet tout à fait mort ; et il éprouvait un vrai chatelain plaisir à être vertueux, se sentant sous la main un moyen de ne plus l'être.

—Je n'irai certes pas à ce rendez-vous, se disait-il ; mais enfin, si j'étais un autre homme!..... Il y en a peu qui résiste raient à un moment de folie..... Ce n'est même pas un moment de folie, c'est un moment de gaîté qu'il faut dire..... Après tout, pourquoi se laisser éteindre ?..... Ah ! si je n'avais pas un ange pour femme ! ... Elle ne s'en doute pas, la pauvre mignonne !

Il la regardait, penchée sur la tapisserie, et se disait non.

—Elle ne se doute de rien..... et si je voulais !

Il se leva d'un air gaillard et marcha de long en large dans le salon, tout en fredonnant, avec la satisfaction de quelqu'un qui est armé jusqu'aux dents et qui se dit :

—Si je ne tue personne, c'est uniquement parce que je suis bon ; on ne se doute pas combien je suis bon !

Il se contait, en ce moment-là, une véritable supériorité.

—Comme tu travailles avec ardeur ce soir, ma chère !... c'est très gentil ce dessin-là..... le filet noir fait bien au milieu du rouge ; il fait très bien ce filet noir.

Et il ajoutait, à part lui :

—Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne me rappelle pas cette Amanda..... c'est absurde, cette lettre !

Et il chantonnait :

—Absurde..... surde..... surde !...

Il était heureux comme un roi.

IV

Le lendemain matin, la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de ce dîner, et, tout en déjeunant, il ne put s'empêcher d'expliquer à Louise ce qu'est un vrai filet de "châteaubriand" bien cuit.

—Et vous le-vous manger ce soir ? demanda la jeune femme ; j'en ferai un.

—Non, pas ce soir. Je parle de cela, mais je n'en ai point envie. D'ailleurs, ce soir, cela n'est pas possible.

Il avait plaisir de mettre le pied sur la pente du taisez, persuadé qu'il ne glisserait pas.

—Que ferez vous donc ce soir ?

—Je ne l'ai donc pas dit cela ?.... J'ai rencontré Paul N..., excellent garçon, qui m'a invité à dîner pour ce soir. Son frère revient du Mexique. Je me suis excusé, mais il a mis une telle insistance que j'ai été vraiment touché. Excellent garçon que ce brave Paul !

—Ah ! fit Louise.

—Oh ! mais je n'irai pas.....très probablement.

Raoul se leva de table, embrassa sa femme et se dit à lui-même :

—Il est bien clair que si je n'étais pas le modèle des maris, rien ne me serait plus facile que d'aller là bas.....d'autant plus qu'au fond c'est fort innocent.

Vers cinq heures et demie il rentra chez lui.

—Eh bien ! dit-il, j'ai peur de fâcher ce brave Paul ; je vais aller dîner chez lui. Cela ne te chagrine pas, n'est-ce pas, ma petite Louise ? D'ailleurs, j'ai pensé à une chose : je vais te déposer chez ta tante, tu dîneras avec elle, et Jean ira te reprendre.. Moi, je vais à pied ; cela me fera du bien ; je ne fais pas assez d'exercice. Est-ce convenu ?

—Comme vous voudrez, mais ne vous donnez pas la peine de me conduire chez ma tante, j'irai de mon côté.

Une demi-heure après, Raoul, beau comme un astre, le sourire aux lèvres et cravaté de blanc, montait dans un coupé de louage et se faisait conduire au Bois de Vincennes.

Il était si bien qu'il était plus léger de cinquante livres et il monta l'escalier du restaurant en se disant : "Après tout, elle ne le saura pas !"

C'est avec un certain plaisir qu'il retrouvait cette odeur de cuisine particulière aux restaurants, ce bruit d'assiettes et de plats ; qu'il vit les garçons affairés escaladant les escaliers, la serviette sous le bras et des couverts dans la poche de la veste.

—Monsieur est seul ? lui dit l'un d'eux.

—Oui, mais j'attends quelqu'un..... Le No 3 est libre, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

Le garçon ouvrit une petite porte, et Raoul entra tout joyeux ; il lui semble que le garçon lui lançait un regard qui voulait dire : "Mauvais sujet, va !" et il fut ravi.

—Monsieur ne commande rien d'avance ?

—Non, j'attendrai

Il ôta son chapeau et inspecta la pièce. C'était l'éternel cabinet qu'il avait vu cinq cents fois : papier rouge à ramages gris, divan à trois coussins et très mou, pendule en bronze doré, représentant une bergère sur une fontaine, deux pots de fleurs sans fleurs, un piano droit flétri et sans clef, un tapis où toutes les bottes de Paris ont le droit de laisser leurs traces ; puis, une petite table ronde sur laquelle le couvert était mis. Les fourchettes et les cuillers, lourdes, épaisses, résistantes, étaient déformées et ternies ; on sentait que des centaines d'individus s'en étaient déjà servis, et que des centaines d'autres s'en servraient encore. Sur le bord des assiettes, trop souvent lavées, étaient en toutes lettres le nom du restaurant.

Tout cela rappela à Raoul un dégoût qu'il avait éprouvé jadis, mais dont il ne se souvenait plus, et il ouvrit les deux fenêtres pour renouveler l'air de la pièce qui sentait le renfermé.

—J'avais oublié tout cela, se dit-il, et je sois bien aise d'être venu..... c'est curieux.

Puis, il fredonna pour chasser des idées confuses qui lui venaient à l'esprit. Il sentait que sa gaieté s'en allait. Il tira sa montre : il était sept heures un quart, et il avait faim.

—Au fait, si cette lettre était une plaisanterie !..... je n'y avais pas songé..... après tout ce serait pour le mieux

On était fort gai dans le cabinet voisin, et au milieu du bruit des assiettes et des verres, il distinguait des éclats de rire.

Je ne sais trop ce qui lui passa par la tête, mais il s'accoula sur l'appui de la fenêtre.

Il regarda fixement le lac qui était tranquille comme une glace ; les arbres s'y reflétaient au loin et une bonne odeur de bois, par intervalles, venait jusqu'à lui.

—Ma pauvre petite femme ! murmura-t-il.

Il allait sonner, lorsqu'un bruit de jupes de soie se fit entendre dans le corridor.

La porte s'ouvrit, une femme entra avec précipitation, et, tout effarée, vint s'asseoir sur le divan ; elle avait un voile si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait dans pour ses gestes l'élégance, et aussi la peur et l'embarras.....

Raoul resta stupéfait. Il flairait la nouvelle venue et cherchait à distinguer sous le voile. Enfin, il reconnut sans doute des traits qui lui étaient connus, un visage qui lui rappelait des souvenirs encore très vivaces, car il pâlit extrêmement, et tout à coup, se précipita dans les bras que la jeune femme lui tendait.

—Dis-moi que tu ne m'en veux pas, s'écria Louise,—car c'était elle,—dis-le moi vite !

Elle releva son voile ; ses yeux brillaient au milieu de grosses larmes.

—C'est moi qui t'ai trompé ! dit-elle tout bas en s'emparant de la tête de son mari.

Puis, éclatant de rire, malgré les pleurs :

—Je dis-tu, je mourais d'envie de manger un filet "châteaubriand" bien exécuté !

GUSTAVE DROZ.

Une définition :

—Papa, qu'est-ce que c'est donc qu'une société anonyme ?

Le père, grave et digne :

—Mon enfant, c'est une société dans laquelle on fait des choses qui n'ont pas de nom.

Chez le dentiste :

Il me manque six dents. Veuillez, je vous prie, me placer un râtelier.

—Oui, madame, je vais prendre votre empreinte avec de la cire et je vous confectionnerai un lac parfait.

—Un lac !

—Oui, madame, un lac.

—Je ne comprends pas cette expression.

—Lac..... six dents !

Pensée d'un coiffeur :

—Il n'y a pas de plaisir sans peigne.

LE "PARISIEN".

I

Dans la compagnie, il était généralement mal vu de ses chefs, mais il s'accordait très bien avec ses camarades, par son caractère gouailleur, très prime sautier et très gai. Avec presque pas d'instruction, ayant été mis en apprentissage très jeune, mais ayant beaucoup lu, à droite et à gauche, au hasard des romans et des journaux, et doué d'une excellente mémoire, il savait une foule de choses, déclamait et chantait bien et avait une blague infernale et irrésistible, qui en faisait le boute-en train de la compagnie, où on le dénommait couramment "le Parisien" sans plus. Médiocre soldat, d'ailleurs, au point de vue de la discipline, et qui n'avait jamais pu se persuader qu'un gradé, quel qu'il fût, eût droit à son obéissance passive. Cependant, très propre, très soigneux de ses effets et de ses armes, adroit tireur et manœuvrier infatigable.

Quand on demanda dans son régiment des volontaires pour le Tonkin, il saisit sans balancer l'occasion tant désirée "de voir du pays" et de donner libre cours à son humeur de Gavroche.

A bord du *Mythe*, qui transportait les troupes, il fit bien vite à son aise. D'abord, il se fit employer à la cuisine et devint de suite le favori du maître-coq. Puis, entre ses heures d'occupation, il s'installait sur le gaillard d'avant, et, tout en fumant des cigarettes prélevées sur le tabac des matelots, déclamait des monologues et chantait des bouffonneries de pitre ou de camelot. Il avait aussi un talent d'imitation et contrefaisait très bien les gens et les bêtes. Il avait baptisé toutes les choses du bord d'un tas de noms burlesques, qui faisait rire de bon cœur, même l'officier accoudé sur la passerelle dans la monotonie du "quart."

II

Il y a six mois que le Parisien est incorporé dans une compagnie d'un bataillon de ligne de marche. On n'est hâtée bien des fois, ses chefs, mais jamais il n'a eu, comme il le dit, "le cuir entamé"; même les maladies n'ont pas on prise sur lui. Comme à sa compagnie, en France, il est celui qui "met du cœur au ventre" des jeunes soldats. Sa chère l'entient pour son sang-froid et sa bravoure au feu et la facilité qu'il a de supporter gaiment les plus rudes fatigues et les privations. "C'est un riche trouvère" dit de lui l'officier de son peloton,—à quoi, le capitaine, qui a remarqué sa fâcheuse tendance à l'indiscipline, ne manque pas de répéter : "Pas de troupier en campagne, oui, mais mauvais soldat en caserne !"

La compagnie est détachée, en petit poste d'observation, dans un blockhaus isolé, au bord du Song-Cau. Depuis quelque temps, le pays paraît tranquille et, en dehors des gardes de nuit montées en sentinelles doubles, les soldats n'ont aucune fatigue à subir, aucune privation à endurer. Pour ne pas les laisser abandonnés à eux-mêmes dans une inactivité débilitante, l'officier qui commande le poste les fait travailler à de petits ouvrages d'aménagement, pailloteux, tranchées, fascines, internes. Il les fait aussi les plus propres à occuper utilement l'esprit de jeunes troupiers.

Une après midi, une escouade nettoyait la feuillée sous les ordres du sergent Butin.

Le Parisien n'avait jamais pu s'habituer au travail manuel et la pioche si d'ordinaire passait son temps à regarder travailler ses camarades en les amusant de lazzis qui désarmaient le sous officier chargé de la surveillance du travail.

Ce jour-là, le sergent Butin, ayant été réprimandé le matin même, était de fort méchante humeur et, apercevant le Parisien assis à terre et roulant une cigarette, l'interpella rudement :

—Dites donc, si vous vouliez faire comme tout le monde !

—Bah ! répliqua l'autre, ça se fera bien sans que j'y mette les mains !

—Au travail, vivement, ou je vous colle au "clou" !... Vous commencez à me lasser, vous !

—Mon bon sergent, je suis tourneur en ouivre de mon métier, et je ne sais pas travailler la terre.

—Je vous le dis : sergent s'avance et, prenant le soldat par le bras, cria :

—En voilà assez !.....allez, au "clou" !

D'un bond, le Parisien fut sur pied et se dégagea. Maintenant, il était très pâle, et son visage, contracté, n'avait plus l'air gouailleur de tout à l'heure. Il s'approcha du sergent, et, le regardant bien en face, lui dit simplement, d'une voix rauque :

—Ne me touches jamais plus, ou..... gare !

Exaspéré, le sous-officier s'élança sur lui, criant encore :

—Au "clou"!.....je vais t'en.....

Il n'acheva pas, un soufflet s'abattit sur sa joue, et, tandis qu'il demeurait cloué sur place, ahuri, bégayant, le Parisien, sans jeter sa cigarette, s'en alla lentement vers les paillotes, murmurant à demi-voix :

—Ça devait arriver un jour ou l'autre !

III

Le Parisien est en prévention de Conseil de guerre.

Le capitaine, avisé de l'acte grave auquel il s'est livré sur son supérieur, a jugé qu'un exemple était nécessaire, et il attend, en prison, le jour où il doit aller à Hanoï pour être jugé.

Il a pris son parti de sa situation, et c'est d'un air résigné qu'il a répondu aux questions que lui a posées l'officier chargé de la première enquête. Et c'est justement l'officier de son peloton, qui ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur le sort de son "loustic". Mais le service militaire a des exigences cruelles, et il importe que les chefs tiennent la main à ce que la discipline soit en campagne plus qu'en toute autre circonstance, respectée partout.

Un soir, vers dix heures, on entend un coup de feu, et aussitôt, en même temps que les "Qui vive ?" des sentinelles donnent l'éveil à la petite troupe, une fusillade éclate tout autour de la palissade de bambous, tandis que des hurlements affreux retentissent de tous côtés.

En un clin d'œil la compagnie est sur pied et chaque homme, le canon de son fusil passé dans un interstice de la palissade, tire au hasard sur les ombres qui bondissent dans le fortin et dont on distingue, dans la nuit, les formes noires et nombreuses.

Dès le premier coup de feu, le Parisien, sachant bien qu'on n'allait plus s'occuper de lui, s'était élancé hors de paillotes, avait couru chercher son fusil et des cartouches et, grimpant sur le talus, s'était mis à tirailler avec ardeur.

Le lieutenant, passant près de lui, le reconnut, et lui mettant la main sur l'épaule, lui dit :

—C'est bien, gaîlard.....faites-vous besoin, et je répondrai de votre affaire.

—Je n'y manquerai pas, mon lieutenant ! répondit le troupier avec un amer sourire.

Et sans s'inquiéter des balles qui pleuvaient drû autour de lui, le Parisien continua son feu rapide, cherchant visiblement à se faire tuer là, plutôt que d'attendre le piquet d'exécution, après le Conseil de guerre.

Après une heure de fusillade acharnée, les assaillants, nombreux cependant, reconnaissant à s'emparer du poste, battent en retraite dans toutes les directions. Le capitaine, voulant leur infliger une leçon complète, sort avec une partie de sa troupe et les poursuit à travers les rizières, faisant nombre de nouvelles victimes. Puis, se voyant éloigné déjà de près de cinq cent mètres du fort, et craignant de voir sa retraite coupée, ordonne de retourner.

Un barrivant au blockhaus, et après avoir fait refermer la porte avec soin, le chef du poste commande à ses hommes de rester sur les rangs.

—Sergent Butin, dit-il, faites l'appel.

Le sergent ne parait point.—La frisée ne s'est point parmi la petite troupe. Il était resté dans la plaine !... Les pirates ne pardonnent point et font subir un cruel et long martyre aux prisonniers et aux blessés !

On cherche, on visite toutes les paillotes, une ronde parcourt l'enceinte extérieure du fortin.

Personne !

Le sergent Butin est resté en route !

—Pauvre garçon ! murmure t-on.

IV

A ce moment on entendit un bruit violent à la porte ; la sentinelle arma son fusil et cria : "Qui vive ?"

—Ouvrez ! cria une voix haletante, épuisée.... ouvrez ! c'est le sergent Butin.

On courut ouvrir,—et alors, dans l'ombre de cette nuit sanglante, on aperçut venir un homme courbé en deux, portant sur son dos un soldat sur les manches duquel brillaient des galons de sergent, et qui, à peine arrivé, s'affaissa sur lui-même.

On s'empressa, et à la lueur vacillante d'une lanterne, on reconnut le Parisien, pâle, sanglant, tenant une main appuyée contre sa poitrine, tandis que de l'autre il soutenait sur ses épaules le pauvre Butin, qu'on croyait la proie des pirates.

—Vous ! s'écria le capitaine en l'apercevant.... qui vous a fait sortir de cellule ?

—J'en suis sorti seul, mon capitaine, répondit le Parisien d'une voix faible, sifflante, hachée..... J'avais l'intention d'y retourner après le coup de feu. J'ai retrouvé le sergent là-bas, dans la plaine, blessé à la jambe, et j'ai voulu le ramener. Ça y est ! Seulement, j'ai reçu une balle dans le côté..... et je crois..... que je n'irai pas à Hanoï..... Ça vaut mieux..... que..... douze balles françaises dans la peau..... Adieu !.....

Et il expira.

PAUL D'A.....

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 12 avril 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Échanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,250,645 00	$142,962 00
Même temps la semaine dernière	1,700,005 00	279,273 00

Monnaies américaines et étrangères et billets de banque.

MONNAIE DES ÉTATS-UNIS. Francs. $4,809 à 90; 20 marcs, $4 65 à 4 75; 20 francs, $3 80 à 3 85, doublons espagnols, $15 40 à 15 60; onces espagnoles, $15 60 à 15 80; 25 pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20 pesos, mexicains, $14 10 à 14 50, et monnaie nationale, 90 à 93c.; or anglais, $4 80 à 4 85; or français, $3 80 à 3 85; argent anglais, par s. $4 86 à 4 90; billets de la Banque d'Angleterre, £4,850 à 4,900; billets de la Banque de France, 19 à 19¼; reichsmarck, billets, 23 à 23¼.

MARCHE MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans.—L'argent est en assez bonne demande et facile.

Papier escompté ordinaire	6
do à 4	8 à 9
Prêts sur garanties ordinaires	4 à 5
Prêts sur Coton	4 à 7
Papier hypothécaire	8 à 10

New York.—Taux de l'argent 3 pour cent.

Londres.—Taux de la Banque d'Angleterre 3½ consols 97 15/16 à 97 31/32 argent en lingots 44¾; U. S. 4s à 125

Paris.—Rentes 89 22½.

CHANGE.

NEW-YORK, 12 mars.—Commercial 9 13/16 à 9 13/16 Le 8 mai 4 à 4 ... ; ... ; ... ;